

Brèves de Jean-François Mayer - 2015-2016

Ces notes brèves sur des sujets variés sont publiées occasionnellement sur le site www.mayer.im. Je rassemble ces billets une fois par an ou tous les deux ans, afin de les mettre également à disposition des lecteurs intéressés sous la forme d'un recueil en PDF. Ce recueil suit un ordre chronologique inversé: les billets les plus récents se trouvent au début, les plus anciens à la fin. Oublié dans le recueil 2013-2014, un billet de décembre 2014 a également trouvé sa place ici.

26 mai 2017

Réflexions sobres après l'ère du politiquement correct

Source: <http://www.mayer.im/2016-11apres-election-trump/>

9 novembre 2016 — Jean-François Mayer

Je m'étais promis de ne rien écrire après le résultat des élections présidentielles américaines, puisque tout le monde y va de son commentaire et que je n'ai aucune information sensationnelle à ajouter. J'ai pourtant envie de partager quelques réflexions, en prenant un peu de hauteur. Car tout ce que je lis ce matin, et pas seulement de plumes américaines, semble souvent imprégné par l'incrédulité, l'émotionnel et les réactions partisans, plus que par une réflexion posée et distanciée.

Il y a un peu plus d'un mois, j'ai eu une petite discussion avec un ami politiquement engagé dans un pays européen. Il avait eu un contact avec un membre de l'équipe de Donald Trump et la possibilité d'inviter un émissaire du candidat pour venir présenter ses intentions en matière de politique étrangère. "Eh bien, me disait mon interlocuteur encore éberlué, aucun parlementaire n'est prêt à prendre le risque d'être celui qui aurait invité un représentant de Trump pour en savoir plus! Alors que cet homme pourrait devenir le prochain président des États-Unis!"

L'anecdote prend tout son relief aujourd'hui. Elle est sans doute révélatrice aussi de différences politiques et culturelles transatlantiques. Mais je ne veux parler de cela ou du problème des sondages. Pas plus que je ne veux commenter cette défiance envers tout ce qui est institutionnel (pas seulement dans le domaine politique), que je vois monter un peu partout, pas seulement outre-Atlantique. Et – même si c'est ce qui m'a donné l'idée du titre de ce billet – je ne réfléchirai pas non plus à ce que l'élection de Trump nous dit quant à l'érosion du politiquement correct: malgré la détestation que pouvait inspirer sa rivale, on pensait que les très incorrectes déclarations de Trump et leur goût parfois douteux lui coûteraient cher, mais elles semblent avoir donné à ses électeurs l'impression d'un

"parler vrai" contrastant avec des discours lisses et convenus.

Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce que cette élection va signifier sur le plan politique international. Je ne suis pas Américain et je n'ai jamais rêvé de vivre aux États-Unis: les choix des Américains sont leur affaire, mais ces choix ont des conséquences pour la planète. Et, d'un simple point de vue de réalisme politique, ce qui m'importe avant tout est l'impact de cette élection présidentielle américaine sur la Suisse en particulier, sur l'Europe en général et sur les zones de crise dont les turbulences nous atteignent. Sur tout cela, j'ai du mal à voir ce que nous réserve le nouveau président – tout en ayant conscience qu'un seul homme ne modifie pas toutes les orientations d'un pays ni son énorme appareil qui traverse les périodes présidentielles: les États-Unis ne seront pas demain rebaptisés Trumpland. Mais Donald Trump sera-t-il moins interventionniste, comme l'espérait mon ami? Ce ne sont pas les déclarations provocatrices d'une campagne qui me le révèlent vraiment. J'attends de voir l'homme au travail. Un candidat en campagne n'agit pas de la même façon comme président en exercice. Les conseillers dont ils s'entourent peuvent nous donner des indications sur les choix futurs – même si les politiciens se laissent aussi guider par leurs instincts. J'aimerais bien pouvoir lire une solide et fine analyse prédictive sur les probables orientations internationales du futur président des États-Unis d'Amérique – une vraie analyse froide et sérieusement documentée, qui ne laisse pas percer avant tout les préférences ou allergies de l'auteur, et pas une anthologie de déclarations de campagne.

En attendant, quelque part en Europe, il doit y avoir des parlementaires qui se mordent les doigts de ne pas avoir pris le (tout petit) risque d'accueillir l'émissaire de Trump.

Les religions doivent-elles évoluer?

Source: <http://www.mayer.im/2016-10-les-religions-doivent-elles-evoluer/>

21 octobre 2016 — Jean-François Mayer

Récemment, lors d'une conférence, j'avais parmi mes auditeurs deux personnes assises côte à côte, mais dont les vues se trouvaient aux antipodes, comme le révéla le débat qui suivit mes propos.

Tous deux attachaient de l'importance à la dimension spirituelle de la vie humaine, mais dans des sens antagonistes. L'un se montrait attaché à la dimension intangible de la religion et estimait que les

formulations de la foi ne pouvaient changer, quitte à s'opposer même aux autorités de son Église si elles s'éloignaient de ces fondements immuables et, selon lui, parfaitement conformes aussi aux conclusions de la raison judicieusement utilisée. L'autre, en revanche, suggérait que des professions de foi et interprétations théologiques remontant à de longs siècles n'étaient plus nécessairement adaptées à notre époque: il était donc ouvert aussi bien à de nouvelles interprétations de la foi qu'à de nouvelles révélations divines.

Ces approches différentes de la religion se retrouvent probablement dans toutes les traditions religieuses, avec l'infinie palette des nuances entre les deux positions. Elles soulèvent des questions cruciales, qui sont aussi à la base de bien des tensions au sein des organisations religieuses. Les religions, en tant que phénomènes sociaux, ne sont jamais immobiles: mais elles évoquent aussi un petit parfum de pérennité, si ce n'est d'éternité. La question est alors de déterminer ce qui peut être transformé et ce qui ne saurait l'être.

Une religion est-elle destinée à connaître un processus de mutation perpétuelle pour être «adaptée à son époque», quelle que soit la signification accordée à cette expression? Ou est-elle ce roc de stabilité sur lequel les croyants peuvent s'appuyer dans un monde mouvant, perpétuant un héritage séculaire et offrant une orientation dans un monde de plus en plus dépourvu de panneaux indicateurs spirituels? Si nous considérons les quêtes contemporaines, sans même aborder la question du fond, des cheminements se font dans les deux directions. L'attrait pour des formes (très) traditionnelles de religion est réel, y compris parmi des gens que rien ne prédestinait à ces choix. À l'inverse, d'autres personnes se trouvent à l'aise dans des environnements fluides, sans règles et croyances autres que celles qu'ils choisissent d'embrasser en mode personnel.

Tout cela renvoie à des attentes très différentes et à des représentations divergentes de la nature et de la fonction d'une religion ainsi que de sa place dans la société. Ce qui unit cependant les uns et les autres est le désir de ne pas se limiter à la dimension horizontale de l'existence — et le fait que les orientations religieuses se gèrent de façon de plus en plus individualisée dans la pratique, même si elles incorporent ensuite le croyant dans des réseaux affinitaires plus ou moins solides et denses.

Être jeune ou vieux: quand la vérité sort de la bouche d'une petite fille

Source: <http://www.mayer.im/2016-10-vieux-ou-jeune/>

16 octobre 2016 — Jean-François Mayer

Nos chemins se croisent parfois le dimanche matin, avec ceux des ses parents. La première fois que j'ai vu

cette fillette déterminée, multilingue et à la langue bien pendue, c'était il y a deux ou trois ans. Elle n'avait que 7 ou 8 ans, mais m'avait regardé en me disant: «Vous êtes beau!» Puis, après m'avoir passé la main dans les cheveux, avait ajouté: «Moi, j'aime les hommes vieux!» J'avais pris cette jolie déclaration enfantine comme un compliment.

Elle n'a pas perdu le sens des formules percutantes. Ce matin, nous conversons quelques instants: elle parle toujours aussi volontiers. Mes cheveux et surtout ma barbe sont devenus encore un peu plus blancs que lors de notre première rencontre, ce qui augmente sans doute considérablement mon âge pour un regard enfantin. Alors que je me penche vers elle, elle passe de nouveau la main dans mes cheveux, en commentant: «C'est beau.» Puis elle continue: «Vous êtes très vieux!» Mais, je ne sais pourquoi (peut-être la facilité de l'échange entre nous?), le descriptif lui semble inexact, ou incomplet. Elle marque un instant de pause et résout la contradiction en déclarant: «Vous êtes vieux et jeune!»

Le dernier repos des putschistes

Source: <http://www.mayer.im/2016-07-dernier-repos-putschistes/>

31 juillet 2016 — Jean-François Mayer

J'ai partagé sur Twitter un article de *Foreign Policy*, intitulé «[Welcome to the Cemetery of Traitors](#)» (29 juillet 2016). Noah Blaser y raconte sa visite à Ballica, une lointaine banlieue d'Istanbul, où un cimetière a été ouvert pour accueillir les dépouilles de soldats ayant participé au coup d'État manqué du 15 juillet dernier. Un défunt a déjà été enterré dans une tombe anonyme: ses propres parents ont refusé de recevoir le corps du «traître», un major qui a tiré sur des civils. Trois fosses sont prêtes pour accueillir les suivants. Un panneau à l'entrée annonce: *Cimetière des traîtres*. «Ceux qui passeront devant ce cimetière les maudiront», a déclaré le maire d'Istanbul.

Tout le monde n'est pas de cet avis, selon les avis de simples habitants de la localité, recueillis par Blaser. Si certains sont indignés qu'on leur impose la présence de «traîtres», d'autres réagissent de façon plus mesurée, à l'image de cet homme, qui explique au journaliste: «Tout être humain devrait avoir le droit d'être enterré dignement, quel que soit son passé. Jamais dans l'histoire nous n'avons créé quelque chose comme ce cimetière.»

Un correspondant turc a réagi à mon *tweet* en me rappelant que, partout dans le monde, il existe des cimetières ou des tombes pour ceux dont personne ne veut s'occuper de la dépouille. Il m'envoie un article de Terence McCoy, [publié l'an dernier dans le Washington Post](#) (19 juillet 2015), sur un cimetière de Washington qui accueille les corps de pauvres dont personne ne veut. Aucune pierre tombale ne marque

leur dernière demeure: «Invisibles dans la vie, ils sont invisibles aussi dans la mort.»

J'ai remercié mon correspondant pour cet article, tout en soulignant que ce n'est pas la même chose: il ne s'agit pas d'une catégorie spécifique vouée à l'opprobre public. Mais il a raison de dire que cette question ne se pose pas qu'en Turquie. Quand une personne est associée à une cause ou à des actes rejetés par la majorité, les cas de réticence à l'accueillir dans un cimetière ne sont pas rares. Parfois, il s'agit aussi d'éviter les pèlerinages de sympathisants d'une cause discréditée sur la tombe d'un de ses représentants. On se souvient de l'annonce selon laquelle [le cadavre de Ben Laden avait été jeté à la mer](#). La même année 2011, en accord avec la famille, une municipalité de Bavière avait décidé de [détruire la tombe de Rudolf Hess](#), pour prévenir les rassemblements autour de ce site; mais ses restes avaient quand même reposé durant vingt-quatre ans dans ce cimetière, conformément à ses dernières volontés.

Le même problème surgit pour les dépouilles de terroristes: ainsi, à Saint-Étienne-du-Rouvray, la communauté musulmane locale ne veut pas que le corps d'un des deux assassins du P. Jacques Hamel repose dans l'un des carrés musulmans de la localité. Sa famille ne s'est pas manifestée pour organiser l'inhumation. Des représentants de la communauté expliquent: «On ne va pas salir l'islam avec cette personne. Nous ne participerons ni à la toilette mortuaire, ni à l'inhumation.» ([Le Monde, 30 juillet 2016](#))

Pourquoi oublient-ils toujours un végétarien célèbre? À propos de la recherche de «grands ancêtres»

Source: <http://www.mayer.im/2016-07-un-vegetarien-celebre/>

11 juillet 2016 — Jean-François Mayer

Dans son édition du 6 juillet 2016, mon quotidien du matin, *La Liberté*, publie une lettre de lectrice qui plaide pour le choix du végétarisme, «comme l'ont fait par exemple Léonard de Vinci, Gandhi, Albert Einstein, Léon Tolstoï ou Albert Schweitzer, tous de grands esprits de notre culture».

Bien entendu, comme toujours dans les textes prônant le végétarisme, l'auteur de ce texte oublie un végétarien célèbre: Adolf Hitler. Son végétarisme a été [confirmé](#), il y a trois ans encore, par celle qui fut l'une de ses goûteuses dès 1942: âgée aujourd'hui de 95 ans, elle ne se souvient pas d'avoir une seule fois dû goûter de la viande ou du poisson (*Daily Mail*, 9 février 2013).

L'évocation de ce sujet irrite beaucoup les militants végétariens. De nombreux sites végétariens, en langue française également, soutiennent que le végétarisme d'Hitler est un mythe, ou qu'il n'était que partiel: il suffit d'introduire les mots-clefs «Hitler» et «végétarien» dans un moteur de recherche pour en trouver rapidement de nombreux exemples. Comme tout ce qui touche au IIIe Reich et au national-socialisme, la question du végétarisme de Hitler donne lieu à d'interminables controverses, par exemple pour la rédaction des notices de Wikipedia, comme le notait Annabelle Georgen («[Quel type de végétarien était Hitler?](#)», *Slate*, 2 août 2013). L'évocation des lois du IIIe Reich sur la protection des animaux donne lieu à de semblables passes d'armes, sans cesse recommencées.

L'argument récurrent d'un Hitler adepte du végétarisme a conduit aussi certains végétariens à voir le piège, comme l'illustre [avec humour et en dessins une végane](#). Finalement, admettent-ils, [cela ne prouve rien](#), pas plus que l'argument inverse «Gandhi était végétarien», quelle que soit la réalité historique.

Mais cela illustre la curieuse tendance, pour promouvoir n'importe quelle cause ou mettre en valeur n'importe quel groupe, à lui associer des ancêtres prestigieux ou des figures célèbres. Il y a quelques semaines, lors d'une soirée introductive sur la franc-maçonnerie à laquelle j'avais été invité, j'ai entendu l'évocation de plusieurs noms de franc-maçons prestigieux, dans l'histoire mondiale ou suisse romande.

Il est étonnant de voir combien des figures célèbres — dans les domaines politique, humanitaires, artistique, littéraire, sportif — jouent ainsi un rôle de «garant de moralité» et de légitimation. Alors que, tout compte fait, cela ne prouve rien, mais rassure ou contribue à conforter l'idée qu'il s'agit de quelque chose qui mérite l'intérêt et le respect — quitte à oublier, parfois, que même une personne brillante (ou connue) dans un domaine ou à une époque de sa vie peut divaguer sur d'autres sujets ou s'égarer à d'autres moments.

Religieux, spirituel, séculier... mais encore?

Source: <http://www.mayer.im/2016-07-religieux-spirituel-seculier/>

11 juillet 2016 — Jean-François Mayer

La semaine dernière, à Zurich, j'ai assisté à un intéressant colloque sur la non-religion et la sécularité, auquel [Religioscope](#) donnera écho prochainement. Même si mes recherches portent surtout sur les mouvements religieux, je ne méconnais pas l'importance de l'étude des courants et segments de la population qui ne se reconnaissent dans aucune religion ou se déclarent athées: d'autant plus que ce nombre semble augmenter, en tout cas dans les pays

occidentaux, par suite d'une disparition de la pression sociale et de l'érosion de la crédibilité des religions dans la perception d'une partie de l'opinion publique.

Cela donne naissance à de nouvelles configurations dans le champ des croyances. Une chercheuse de l'Université d'Amsterdam, Ulrike Popp-Baier, a ainsi présenté une communication sur des profils non religieux à partir d'entretiens. Parmi ceux-ci, elle a mentionné le cas d'un homme qui se veut non religieux et également non spirituel. Mais cela ne l'empêche pas de pratiquer le yoga et d'être maître de reiki.

D'habitude, trois principaux types de profils me venaient à l'esprit dans les autodéfinitions. Tout d'abord, les personnes se reconnaissant dans une religion. Ensuite, les gens qui se disent «spirituels», mais rechignent à utiliser l'adjectif «religieux» (même quand leur démarche en présente toutes les caractéristiques), car cela évoque quelque chose de poussiéreux et d'institutionnel, dans lequel ils ne se reconnaissent pas. Enfin, la catégorie des personnes qui ne se disent intéressées ni par la religion ni par la spiritualité, quelle que soit la définition donnée de ces termes. Ensuite, nous pouvons concevoir des sous-catégories tenant compte de la variété des modèles adoptés par nos interlocuteurs.

Mais si un nombre croissant de gens en arrivent à se percevoir comme non religieux et non spirituels tout en adoptant des pratiques ou discours qui sont généralement associés à ces domaines, nous nous trouvons face à des profils qui ne rentrent plus vraiment dans ces grandes catégories. Certes, il n'est pas difficile d'identifier les ponts qui conduisent à de telles démarches: nombre de pratiques non conventionnelles s'articulent dans un champ qui se veut à l'intersection de la spiritualité et de la science, permettant ainsi de mettre l'accent sur un discours revendiquant ces pratiques comme «scientifiques» — cela a déjà bien été analysé depuis des années. De même, les approches prônant une «spiritualité laïque» ouvrent des perspectives dans le sens des profils rencontrés par Ulrike Popp-Baier — mais jusqu'à maintenant, elles revendiquaient en général une dimension «spirituelle», justement, alors que cela semble évacué dans le cas cité.

C'est ainsi que les colloques, avec les occasions qu'ils offrent d'entendre la présentation de recherches récentes ou en cours, sont utiles pour remettre en question nos catégories (trop) bien établies et stimuler nos réflexions sur de nouvelles pistes.

Ce colloque était notamment organisé par le [Nonreligion and Secularity Research Network](#) (NSRN), dont le [site](#) est une très utile ressource pour qui s'intéresse aux manifestations de la non-religion dans le monde contemporain.

Hyperliens, mémoire et web éphémère

Source: <http://www.mayer.im/2016-06-hyperliens-memoire-web-ephemere/>

22 juin 2016 — Jean-François Mayer

Peu de travaux d'écriture, ces dernières semaines. Mes activités récentes ont été techniques: j'ai transféré vers un hébergement WordPress le contenu d'un site produit avec un gestionnaire de contenu obsolète. Ce travail a pris plusieurs jours. Pas d'automatisation possible: c'est manuellement que j'ai déplacé quelque 400 articles publiés depuis 2002 sur ce site-là ainsi que les photographies ou les documents PDF qui y étaient associés. Sans parler de la création de redirections, pour m'assurer que l'ancienne adresse de chaque article redirige vers la nouvelle, afin d'assurer la permanence de l'accès au contenu — impossible, en effet, de conserver la même architecture de site dans le nouvel environnement.

Cela a été l'occasion de me rendre compte que mon souci de pérennité (naturel pour l'historien que je suis) est loin de se trouver partagé. En transférant article après article, j'ai décidé de contrôler si les liens qu'ils contenaient fonctionnaient toujours. J'en ai ainsi vérifié plusieurs centaines. Et, bien sûr, j'ai découvert que beaucoup d'hyperliens ne conduisaient que vers le cybervide ou des pages d'«erreur 404». Certains sites de référence se signalent par une belle constance: les informations publiées par la BBC ou par RFI en 2002 répondent toujours présentes. Mais, au vu de mes expériences des derniers jours, ce n'est probablement le cas que d'un grand média sur deux, au mieux.

J'avais aussi une page de liens soigneusement sélectionnés par rapport au sujet traité sur le site. Bien plus de la moitié n'étaient plus valables. Et pas seulement des liens de petits sites: même de grosses structures changent d'adresse Internet sans même penser à rediriger au moins les pages de l'ancien site vers la page d'accueil du nouveau, à défaut de cibler la destination page par page.

J'ai été sidéré de constater combien de projets ambitieux, académiques ou autres, semblent oubliés pour passer ensuite à autre chose: plusieurs noms de domaine destinés à des projets précis n'ont même pas été renouvelés par leurs propriétaires et, une fois tombés en déshérence, ont été rachetés par d'autres personnes qui tentent d'utiliser le trafic encore existant pour des contenus publicitaires ou autres. Nous ne parlons que de sites qui étaient tous actifs il y a dix ans encore...

Parfois, il n'y a pas trop à le regretter: certains contenus ne méritent que la disparition plutôt que d'encombrer la mémoire de disques durs. C'est pourtant loin d'être le cas de tous. Et j'éprouve un vertige en pensant à ce que cela signifie à long terme.

Il convient d'autant plus de dire notre reconnaissance au groupe qui a lancé, dès 1996, [Internet Archive](#) et son extraordinaire [Wayback Machine](#): plus d'une fois, cela m'a permis de retrouver un contenu disparu partout ailleurs, mais encore archivé, et de pouvoir ainsi créer un lien vers la page d'[Internet Archive](#). Avec près de 500 milliards de pages archivées (à condition que les propriétaires des sites ne s'y opposent pas), [Internet Archive](#) apporte une valeureuse contribution à la lutte contre l'Alzheimer du Web.

Le match du barbier italien

Source: <http://www.mayer.im/2016-06-match-barbier-italien/>

22 juin 2016 — Jean-François Mayer

Mon barbier vient d'Italie. Homme de longue expérience dans son art, il sait tailler une barbe comme on le fait encore dans les pays du Sud. Ce rituel chez le barbier, avec mousse et blaireau, est chaque fois un moment de plaisir et de détente, avec le sentiment de sortir le visage tout frais.

Comme tout barbier italien, il ne manque pas de s'intéresser aux exploits de son équipe de football; il ne regarde cependant que les compétitions entre équipes nationales, a-t-il précisé. Sans le montrer, il doit être consterné par les maigres connaissances d'un client tel que moi: j'ignorais même qui avait joué la veille et quelles équipes avaient gagné. J'ai appris, grâce à lui, que l'équipe croate était réputée pour son talent technique: les Brésiliens de l'Europe, paraît-il. Cela expliquerait qu'ils aient gagné face aux Espagnols: je n'en savais rien (même pas qu'ils avaient gagné), et je suis donc sorti un peu moins ignorant de la boutique du barbier.

Je me suis alors inquiété du dilemme du barbier quand un match se déroule durant les heures d'ouverture de son salon. Pas d'inquiétude pour le prochain match où jouent les Italiens, m'a-t-il rassuré: ce sera lundi, jour de congé pour lui

Mais ce n'est pas toujours le cas: un récent match se jouait à une heure où il reçoit d'habitude ses clients. Heureusement, il a trouvé la solution: «J'ai placé sur la porte une affichette indiquant: *Prière de ne pas déranger sauf urgence (mariage, divorce, funérailles).*»

Rediriger le contenu d'un site vers un nouveau nom de domaine avec la même structure et le même contenu

Source: <http://www.mayer.im/2016-05-redirection-site/>

4 mai 2016 — Jean-François Mayer

Bon, aujourd'hui, ce billet n'intéressera qu'une petite partie de mes lecteurs — et aussi quelques autres qui tomberont dessus grâce aux moteurs de recherche. Il ne s'agira pas de considérations sur le monde tel qu'il va ou sur les religions, ni d'une anecdote ou de choses vues, et pas plus d'un livre nouvellement lu. Ce sera un simple partage pratique, utile à des personnes s'occupant de sites web. Car je viens de passer de longues heures irritantes à essayer de trouver la solution d'un petit problème. Alors que je désespérais d'y parvenir, j'ai enfin trouvé la réponse tout à l'heure.

Parmi les sites dont je m'occupe, il en est un dont j'ai dû changer l'adresse, en l'assignant à un nouveau nom de domaine: tout le site a été transféré de [anciendomaine.com](#) vers [nouveaudomaine.com](#) — sans rien changer: même contenu et même structure.

Bien sûr, étant donné que le site était actif depuis plusieurs mois déjà, des visiteurs vont trouver des liens vers des articles qui ne sont plus accessibles sur [anciendomaine.com](#). Comment faire pour leur éviter de se retrouver sur une page d'erreur? Je savais qu'il existait des moyens de rediriger d'un site vers un autre en insérant quelques lignes de code dans le fichier `.htaccess` existant (ou à créer si pas encore existant) à la racine de l'ancien site, de façon à ce que chaque lien sur l'ancien domaine redirige automatiquement le visiteur vers le même article sur le nouveau domaine (à condition qu'il demeure à la même place dans la structure du site).

Cela semblait tout simple, même si j'avais été intrigué de voir différents sites suggérer différents codes. J'ai donc essayé, pensant résoudre le problème en quelques minutes. Finalement, j'y ai passé plusieurs heures frustrantes. Certains codes rendaient le site inaccessible. D'autres n'avaient aucun effet. D'autres encore redirigeaient uniquement la page d'accueil du site, mais pas les autres, en dépit des assurances prodiguées dans les guides en ligne que je consultais. Même un expert que j'ai approché a déclaré forfait, en me disant que le code qu'il utilisait habituellement ne fonctionnait pas.

Finalement, alors que je m'étais déjà résigné, j'ai trouvé sur un [site que je ne connaissais pas un code](#) pratiquement identique (à deux ou trois caractères près) à un code que j'avais déjà utilisé. Je l'ai testé sans y croire... et miracle! la redirection a enfin fonctionné, non seulement pour la page d'accueil du site, mais aussi pour toutes les autres que j'ai testées! Voici donc ce code tout simple à placer dans le fichier `.htaccess` à la racine de l'ancien site:

RewriteEngine on

```
RewriteRule ^(.*)$ http://www.nouveaudomaine.com/\$1 [R=301,L]
```

Si vous avez besoin d'un tel code et l'utilisez, pensez bien à remplacer 'nouveaudomaine.com' par le site vers lequel vous redirigez votre contenu, et rappelez-

vous que la structure et le contenu sur le nouveau domaine doivent être exactement identiques à ceux de l'ancien.

Ah, les lecteurs de nos sites ne sont souvent pas conscients du temps que nous investissons non pas à nous occuper du contenu (qui nous motive à créer ces sites), mais à résoudre de petits problèmes techniques cruciaux pour le confort des visiteurs et un accès aisé à ce qu'ils souhaitent lire!... Que d'heures passées à tester des lignes de code que je ne comprends qu'à moitié (et encore!) au lieu d'être plongé dans une passionnante lecture! J'espère au moins que ce billet épargnera un jour cette frustration à un autre *webmaster*.

Un tout petit monde: encore une histoire de chauffeur de taxi!

Source: <http://www.mayer.im/2016-04-petit-monde/>

15 avril 2016 — Jean-François Mayer

Les chauffeurs de taxi parisiens continuent d'être une source d'inspiration pour ces billets! Je me trouvais à nouveau dans la capitale de la France, cette semaine, invité à présenter une communication à l'occasion du colloque annuel de l'Institut supérieur d'études œcuméniques (ISEO). Le dernier matin du colloque, l'évêque d'un diocèse de l'Île-de-France était l'un des conférenciers.

L'après-midi, ma valise lourdement chargée de livres ne me laisse d'autre choix que de demander un taxi pour rejoindre la gare. La conversation s'engage avec le chauffeur, qui évoque ses nombreux voyages. Un peu intrigué, je finis par lui demander s'il accompagne ses passagers jusqu'à leur destination finale? Il éclate de rire et me révèle qu'il est chauffeur de taxi la semaine, mais organiste les autres jours. Il est donc invité pour donner des concerts en Europe et sur d'autres continents. Et, arrêtant son véhicule devant la gare, il me montre, sur son téléphone mobile, une photographie devant son orgue, de taille imposante. À son domicile? Non, m'explique-t-il: c'est l'instrument de la cathédrale de laquelle il est l'organiste titulaire.

En entendant le nom de la ville, je dresse l'oreille: c'est à mon tour de surprendre mon interlocuteur en lui expliquant que, le matin même, j'ai entendu une conférence prononcée par l'évêque dont cette cathédrale est le siège!

Il y a plus de 17.000 taxis en région parisienne: je ne pense pas que beaucoup de ces chauffeurs de taxi sont également organistes professionnels. Mais, surtout, la probabilité de participer le matin à un colloque lors duquel parle l'évêque d'un diocèse catholique français et, l'après-midi, d'avoir pour chauffeur de taxi l'organiste de la cathédrale dans laquelle célèbre cet évêque me semble infime. Hasard peu commun —

ou providence, comme le suggérait à juste titre ce chauffeur de taxi au profil inhabituel.

Au fil de mes voyages, je ne compte plus ces rencontres improbables et/ou providentielles. Même dans un pays aussi vaste que l'Inde, où cela m'est arrivé à plusieurs reprises. Un jour, par exemple, j'avais passé deux nuits hébergé dans une école privée catholique dans une localité de montagne du Tamil Nadu, où j'allais rechercher les traces d'un voyageur du XIXe siècle — sans avoir prévu de me rendre dans cet établissement, mais parce que le directeur de l'hôtel où j'avais séjourné la semaine précédente, au Kerala, était un ancien élève de cette école et m'avait proposé d'en utiliser la chambre d'hôtes. Arrivé en fin d'après-midi, je trouvai les responsables de l'école en train de prendre le thé, qu'ils m'invitèrent à partager avec eux. Apprenant que je travaillais sur de nouveaux mouvements religieux, ils mentionnèrent incidemment que le dentiste de l'école était le disciple d'un gourou alors peu connu. Or, sans que mes interlocuteurs le sachent, l'une des prochaines étapes de mon voyage était l'Andhra Pradesh, où je souhaitais visiter le centre de ce mouvement, mais sans savoir exactement où il se trouvait: je sortis de mon sac les quelques documents que j'avais amené avec moi sur ce groupe. Une rencontre fut aussitôt organisée avec le dentiste et, grâce à de précises indications d'itinéraire, cela me permit de trouver sans difficulté, quelques jours plus tard, l'endroit isolé que je désirais atteindre, à quelques centaines de kilomètres de là. Dans un pays de plus d'un milliard d'habitants, la probabilité d'une telle succession non planifiée de rencontres me mettant sur la bonne piste était très faible — et ce n'est pas le seul exemple.

Ce n'est donc pas simplement la magie de l'Inde: en Europe comme ailleurs, nous vivons finalement dans un tout petit monde.

Légitimité du terrorisme: le point de vue des chauffeurs de taxis

Source: <http://www.mayer.im/2016-03-terrorisme-chauffeurs-taxis/>

27 mars 2016 — Jean-François Mayer

Les chauffeurs de taxis sont une source d'information toujours utile. Que de journalistes, en reportage dans un pays qu'ils ne connaissent pas, offrent à leurs lecteurs l'énergique commentaire d'un représentant de cette profession pour prendre la température de l'opinion locale! À mon tour de le faire, après d'instructives expériences parisiennes la semaine dernière.

Un parcours de la gare à l'hôtel, un autre de l'hôtel à la gare: vingt à trente minutes de trajet. Dans les deux cas, le chauffeur était originaire d'un pays arabe,

probablement de l'Afrique du Nord. Le premier, au début de la trentaine, était né en région parisienne et s'exprimait sans le moindre accent; le second, dans la cinquantaine, était certainement arrivé en France à l'âge adulte. L'un et l'autre étaient agréables, sympathiques, courtois, portaient une cravate, et avaient un comportement très professionnel. Des gens qui travaillent dur pour gagner leur vie, paient leurs impôts et ont le sentiment d'apporter leur contribution à la société dans laquelle ils vivent.

Avec les attentats survenus à Bruxelles le 22 mars 2016, le sujet ne pouvait manquer de surgir en cours de conversation. J'exprime ma tristesse de voir des existences ainsi fauchées ou brisées par ces actes terroristes: des gens qui n'y peuvent rien et qui se trouvaient simplement au mauvais endroit. Les deux chauffeurs approuvent: mais l'un et l'autre apportent aussitôt des nuances.

Le premier chauffeur se dit irrité de voir qu'on s'émeut tant pour ces victimes en Europe, alors que la plupart des gens oublient les victimes en Syrie, qui ne sont pas moins dignes de compassion — je lui donne raison sur ce point. Mais il ajoute que, puisque des pays européens contribuent à des bombardements en Syrie, il est normal que des actes de guerre soient commis en Europe: cela relève de représailles légitimes.

Le second chauffeur ne voit aucune excuse à ce que des innocents soient frappés: à Bruxelles en mars 2016 ou à Paris en novembre 2015, cela lui semble également révoltant. Récemment, il a transporté dans son taxi un jeune homme handicapé à vie au Bataclan, et il reste frappé par ce que cette victime lui a raconté: le cauchemar permanent qui défile dans son esprit, outre la marque indélébile dans sa chair. Mais ce chauffeur ajoute aussi une restriction: il n'est pas choqué par les attentats de janvier 2015 contre *Charlie Hebdo*, parce qu'ils étaient ciblés; les dessinateurs avaient publié des caricatures, ils ont subi une attaque en réaction, c'était normal.

Deux interlocuteurs aux avis différents: pourtant, l'un et l'autre admettent la légitimité de certains actes terroristes. L'un et l'autre sont attristés de voir des victimes innocentes. Cependant, leur discours justifie le recours à la violence en dehors du cadre de l'État dans certains cas, même si les deux chauffeurs ne placent pas le curseur au même point pour définir les limites du terrorisme acceptable.

Deux conversations qui m'ont permis de comprendre un peu mieux que, derrière l'apparente unanimité des condamnations du terrorisme dans nos pays européens, il existe dans une partie de la population, parmi des gens qui ne sont nullement des excités et qui ne commettraient probablement pas de tels actes eux-mêmes, un potentiel de compréhension qui crée aussi l'arrière-plan social sur lequel s'inscrivent ces violences.

J'ai découvert un Ordre secret sur Facebook!

Source: <http://www.mayer.im/2016-02-ordre-secret/>

25 février 2016 — Jean-François Mayer

Une personne avec laquelle je suis en contact sur les réseaux sociaux a reposté un message de la communauté Facebook «Ordre Secret du Temple». Cet Ordre a également un [site](#): il se réfère à la *Commanderie du Chevalier Hérail des Templiers de Provence* et à l'*Église Apostolique Templière – Succession du Pape Benoît XIII*. La page Facebook donne des nouvelles du mouvement: au mois de février, une nouvelle commanderie aurait été ouverte à Bergerac, tandis que «la Commanderie Sub Rosa de Bordeaux aurait rejoint la Massénie Saint Hilaire de Niort, qui regrouperait maintenant trois Commanderies et deux Ermitages»; la commanderie de Toulouse s'installe dans de nouveaux locaux. «L'Ordre Secret du Temple forme des Chevaliers-Prêtres, alchimistes aguerris en la voie sacerdotale.» Le site exprime le désir de «de regrouper les Templiers en errance, c'est à dire sans Ordre ni Commanderie». Impossible de savoir quelle réalité communautaire se trouve derrière ce groupe. Avec les réserves d'usage, je me borne à reproduire ses propres informations (septembre 2015):

«Les 24 commanderies de l'Ordre Secret du Temple comportent actuellement 14 membres en moyenne. 3 d'entre elles dépassent les 20 membres. Si un groupe en formation est inférieur à 3 membres il s'appelle Ermitage et non Commanderie. 7 ermitages sont aujourd'hui en chemin de devenir des Commanderies. Les Massénies sont des regroupement de plusieurs commanderies. Les Massénies dépassent 17 membres. Aujourd'hui 3 Massénies sont en formation dans notre Ordre.»

En fait, seules m'intéressent ici les raisons conduisant un ordre «secret» à utiliser Internet et les réseaux sociaux pour communiquer, pour se faire connaître, pour essayer de trouver des personnes désirant le rejoindre.

Si j'étais responsable d'une société véritablement secrète, je ne la présenterais pas en ligne, ou en tout cas pas comme telle. Je ne lui donnerais peut-être même pas de nom; si elle en avait un, il ne contiendrait pas le mot «secret». Si une impérative nécessité me contraignait de donner à cette société secrète une façade publique ou une structure lui servant de couverture, j'imaginerais une dénomination aussi anodine que possible: quelque chose comme *Association littéraire et culturelle* ou — s'il fallait une «légende» religieuse — *Cercle pour la récitation du chapelet*. Rien qui attise trop la curiosité.

Bien sûr, mes interrogations sont naïves: le secret est un argument publicitaire. L'adjectif veut précisément éveiller la curiosité, le désir de savoir et de découvrir ce qui est secret. Cela ne fait pas simplement appel à l'espoir que le secret soit aussi un canal de pouvoir (spirituel ou politique): l'évocation du «secret» fait naître en nous l'exaltation d'appartenir au petit groupe des initiés ou des conspirateurs. Combien d'adolescents ont rêvé d'être membres d'une société secrète ou ont tenté d'en constituer une avec des camarades de leur âge! Et ce n'est pas parce qu'on devient adulte que le secret cesse de fasciner.

Mis en avant, le secret — en théorie protecteur du groupe — devient paradoxalement à la fois le cœur supposé de la quête, derrière de multiples voiles, et l'emballage attirant sous lequel le message est offert.

Dans la même ligne, je rappelle mon billet de juillet 2013, «[À quoi sert le secret?](#)»

Autour du débat sur RTSreligion: une approche d'information non confessionnelle sur les religions?

Source: <http://www.mayer.im/2016-02-rtreligion-information-religions/>

20 février 2016 — Jean-François Mayer

Depuis le mois de novembre 2015, je me suis engagé pour soutenir la rédaction de [RTSreligion](#) (émissions d'information religieuse de la Radio Télévision Suisse, [RTS](#)), à l'heure où elle s'est trouvée frappée par de soudaines coupures budgétaires qui mettent potentiellement en péril la poursuite de son travail d'information religieuse. Comme je [l'ai expliqué dans un autre article](#), même si [RTSreligion](#) est le résultat de la collaboration des services médias des Églises catholique romaine ([Cath-Info](#)) et réformée ([Médias-pro](#)) en Suisse romande dans le cadre d'un partenariat avec la radio-télévision de service public, leur travail en est arrivé à offrir, à côté des services liés à leurs Églises respectives (par exemple les retransmissions télévisées et radiophoniques de messes et de cultes), un véritable service d'information sur les religions, et pas seulement sur les communautés chrétiennes. Cela n'était pas inscrit dès le départ dans les gènes de ces structures: sans doute la collaboration entre des journalistes issus de deux confessions a-t-elle créé un terreau favorable. Peut-être pourrait-on esquisser une analogie avec l'évolution d'organisations humanitaires liées à des groupes religieux: au fur et à mesure qu'elles se professionnalisent, elles en arrivent à fonctionner en répondant à des impératifs identiques à ceux de leurs homologues séculiers.

Mais je vois apparaître dans le débat autour de l'avenir de la rédaction de [RTSreligion](#) une question, qui a affleuré aussi ce matin durant le débat auquel j'ai participé dans le cadre de l'émission [Médialogues](#): dans un environnement où le paysage des croyances est morcelé (en comparaison avec l'appartenance massive — au moins formellement — à la tradition chrétienne il y a une cinquantaine d'années encore en Suisse), une rédaction dont les journalistes ont un arrière-plan confessionnel représente-t-elle la bonne solution pour des médias de service public, alors que près de 25 % de la population se déclare sans appartenance religieuse?

La question est pertinente. Après tout, j'ai lancé en 2002 le site [Religioscope](#) en partie parce que je voyais la nécessité de développer dans l'espace francophone un (modeste) effort d'information sur les religions non lié à des démarches confessionnelles. Développer une offre rédactionnelle sur une base non confessionnelle n'exclurait pas, en parallèle, une offre confessionnelle spécifique, à commencer par la retransmission de cultes et de messes, dans un pays où 65 % de la population se réclame encore du catholicisme romain ou du protestantisme (sans compter les évangéliques et chrétiens orthodoxes), [selon les chiffres de l'Office fédéral de la statistique](#). Ceux qui soutiennent [RTSreligion](#) comprennent à la fois des personnes attachées à leur identité confessionnelle et d'autres qui ont un intérêt pour les thèmes religieux sans attachement confessionnel.

L'argument serait recevable... si la RTS ne venait de décider il y a quelques mois de réduire le budget de [RTSreligion](#)! En effet, à la part de la RTS s'ajoute une contribution appréciable venant des Églises, à travers [Cath-Info](#) et [Médias-Pro](#). Si la RTS décidait de faire de [RTSreligion](#) une rédaction spécialisée avec une capacité équivalente, mais sans partenariat avec les Églises, elle pourrait donc encore moins réduire drastiquement le budget de [RTSreligion](#) et assurer son mandat d'information!

La rédaction de [RTSreligion](#) a eu l'intelligence de développer une information qui dépasse nettement le cadre des Églises établies et du christianisme, et qui s'intéresse aux autres religions ainsi qu'à des démarches spirituelles en dehors des cadres religieux classiques, aboutissant à une couverture de l'actualité qui tient compte à la fois de la réalité d'un héritage qui a marqué le pays et d'un paysage religieux transformé. Il serait possible de développer encore ce second pan: mais la diminution des moyens attribués à la rédaction de [RTSreligion](#) ne peut que compromettre tout effort dans cette direction, car aucun autre groupe religieux en Suisse romande n'a les moyens d'apporter sa contribution. La situation actuelle n'est certainement pas figée pour l'éternité; mais pour l'instant, il faut bien dire qu'elle arrange tout le monde, car elle permet à la RTS de disposer d'une rédaction religieuse spécialisée probablement unique en son genre dans le monde francophone, ce qui n'aurait pas été possible sans le

partenariat avec Cath-Info et Médias-Pro. Ce n'est vraiment pas le moment d'affaiblir une telle offre. Souhaitons que les négociations en cours permettent de trouver une issue constructive.

Heureusement qu'il y a le courrier électronique!

Source: <http://www.mayer.im/2016-02-email/>

18 février 2016 — Jean-François Mayer

Le 1er janvier 2000, j'avais pris la décision non seulement de désactiver la sonnerie de mon appareil de téléphone, mais aussi de débrancher mon répondeur automatique. Depuis, je réactive mon téléphone seulement à l'heure où est fixé un rendez-vous téléphonique — ou, parfois, parce que j'ai oublié de désactiver à nouveau la sonnerie après un appel.

Si j'avais adopté cette mesure radicale, ce n'était pas pour me protéger contre les démarcheurs téléphoniques, instituts de sondage et autres importuns qui se permettent de s'introduire dans notre vie même aux moments les plus mal choisis. C'était surtout pour me mettre à l'abri de toutes les demandes que je reçois pour donner des informations sur les sujets les plus variés. Quand vous répondez au téléphone, sans doute vous attendez-vous à entendre la voix d'un ami, d'un parent ou d'une autre personne qui souhaite vous donner des nouvelles ou proposer une rencontre. Dans mon cas, quand le téléphone sonne, je sais que ce sera une personne qui souhaite me raconter sa vie ou ses problèmes et me demander mon avis (tout en étant souvent mécontente si l'avis que je lui donne ne confirme pas ce qu'elle espère entendre!), ou un journaliste qui a besoin sur-le-champ de renseignements sur n'importe quel sujet relatif aux religions dans le monde contemporain, au sens le plus large, voire sur d'autres thèmes pour lesquels il semble que je représente le recours ultime.

C'est flatteur de se trouver considéré comme centrale d'information, mais chronophage pour un chercheur sans secrétariat et sans assistant. Avant de débrancher mon téléphone, il m'arrivait de recevoir dans la même journée quatre appels de journalistes sur quatre sujets différents, et pas toujours des sujets sur lesquels j'avais les réponses sous la main. Entre l'entretien et la recherche de la réponse, cela représentait une heure en moyenne par appel, sans parler du dérangement: quatre interruptions dans la journée quand je suis plongé dans un travail rédactionnel, encore sur un autre thème que ceux des appels, cela signifie une journée de travail en grande partie perdue, parfois pour de maigres résultats (quand ce n'est pas pour se retrouver cité de travers...).

Le courrier électronique crée une pression d'immédiateté — encore que rien n'oblige à toujours y répondre immédiatement. Mais il permet beaucoup plus aisément de gérer les demandes: de dire que je

n'ai pas d'information pour répondre à la question, de suggérer un autre interlocuteur plus compétent, ou de répondre soit en appelant le journaliste, soit en donnant les renseignements demandés sous forme écrite si la question s'y prête. Je reste maître de mon temps, y compris en ne consultant pas mon courrier électronique pendant quelques heures si je suis concentré sur un travail — et sans la sonnerie du téléphone.

Hier, deux demandes de journalistes; aujourd'hui, deux encore. Dans un cas sur deux, je pouvais répondre et je l'ai fait; dans les deux autres cas, j'ai pu orienter le ou la journaliste vers d'autres sources ou interlocuteurs possibles. Cela m'a pris du temps (un peu plus d'une heure), mais bien moins que s'il m'avait fallu répondre au téléphone. En outre, mes réponses ont été plus précises que si j'avais répondu au pied levé. Et j'ai pu expliquer à la journaliste qui insistait malgré tout que, non, je n'avais malheureusement pas la réponse à ses questions: alors qu'un entretien téléphonique aurait débouché sur la tentative désespérée d'obtenir «quand même» quelques propos citables pour un article à boucler — évidemment — le soir même...

Ce n'est pas le sentiment de tout le monde, mais le courrier électronique me permet une gestion plus efficace des contacts, au point que, sur mes cartes de visite personnelles, j'imprime uniquement mon adresse électronique et plus mon numéro de téléphone. Il est vrai que, comme vous sans doute, je me sens parfois submergé par l'afflux des courriels, mais ce n'est pas très différent de piles d'enveloppes et de documents qui s'entassaient sur mon bureau (et s'y entassaient encore, d'ailleurs). Le courriel est finalement une belle invention.

Chacun peut lire à domicile un journal mormon suisse de l'année 1853

Source: <http://www.mayer.im/2016-02-reflecteur-mormon/>

5 février 2016 — Jean-François Mayer

Depuis longtemps, je trouve passionnantes non seulement la situation présente, mais aussi l'histoire de mouvements religieux «non conformistes». Parmi ceux-ci, le mormonisme du 19^e siècle est riche en épisodes étonnants et en rebondissements. Et je ne pense pas seulement ici à l'émergence de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours aux États-Unis à partir de 1830, à sa rapide expansion et aux circonstances qui conduisirent à cette épopée de l'Ouest américain que fut la migration vers ce qui est aujourd'hui l'Utah, faisant de Salt Lake City la capitale de l'Église: il y eut aussi le dynamisme missionnaire du mouvement naissant, atteignant dès 1837 les Îles britanniques, et l'Europe francophone dès 1850.

J'ai eu l'occasion de me replonger brièvement dans mes dossiers sur l'histoire du mormonisme en Suisse, il y a quelques jours, en me préparant à répondre aux questions de Jean-Christophe Emery ([RTSreligion](#), Radio Télévision Suisse) pour une émission radiophonique qui sera diffusée la semaine prochaine autour des réveils religieux en Suisse romande au 19e siècle. J'y raconte, entre autres histoires, celle de Thomas B.H. Stenhouse (1824-1882), premier missionnaire mormon en Suisse, qui arriva à Genève en décembre 1850 sans parler un mot de français et baptisa l'année suivante les premiers convertis sur territoire suisse.

En ouvrant ces dossiers, j'y ai retrouvé les photocopies des douze numéros du journal mensuel que Stenhouse publia à Lausanne durant l'année 1853: *Le Réflecteur. Organe de l'Église de Jésus-Christ des Saints-derniers-jours*. Le dernier numéro, en décembre, relate notamment la tenue de la première «Conférence générale» de l'Église en Suisse: 110 personnes y participaient.

Le Réflecteur fut le second périodique mormon en langue française: le premier, *L'Étoile du Déseret*, était paru en France en 1851-1852.

En 1990, un ami américain lui aussi passionné par l'histoire du mormonisme, [Michael W. Homer](#), avait pris l'initiative de photocopier à mon intention et de m'envoyer la collection complète du *Réflecteur*. Celui-ci ne se trouve que dans de rares bibliothèques (dont celles de Lausanne et de Genève). 1990: c'était encore l'époque, pourtant si proche, où il fallait parfois de longs et patients efforts pour accéder à des périodiques anciens et peu fréquents.

Aujourd'hui, il n'est même plus nécessaire de quitter son logement: ce mensuel rare peut être librement [consulté et téléchargé en PDF](#), par numéro, sur l'utile site [La Feuille d'Olivier](#), spécialisé dans les ressources sur le mormonisme. Les curieux d'histoire y trouveront bien entendu aussi les [numéros de L'Étoile du Déseret](#). Une fois de plus, je suis frappé de voir comment Internet a radicalement transformé la recherche de l'information et le travail du chercheur que je suis — même s'il faut toujours rappeler (notamment à des étudiants...) que tout n'est pas sur Internet et que la recherche de certains documents, même imprimés, mérite et demande des efforts. Pourtant, que de démarches compliquées sont devenues faciles.

Je pense à Stenhouse et à ces premiers mormons en Suisse: j'imagine comment ils envoyaient et cherchaient à distribuer les numéros de ce *Réflecteur* qu'ils faisaient imprimer. Ils ne pouvaient imaginer que ce mensuel se retrouverait, plus de cent cinquante ans après, accessible instantanément à des lecteurs aux quatre coins du monde. Et que non seulement la recherche, mais aussi l'activité missionnaire des mouvements religieux se

trouveraient profondément transformées par Internet et les réseaux sociaux.

Israël et le Proche-Orient: le choix de l'ennemi

Source: <http://www.mayer.im/2016-02-israel-iran/>

5 février 2016 — Jean-François Mayer

Le personnage a déjà derrière lui la carrière du genre de celles qui font la légende soigneusement cultivée du Mossad, le service de renseignement extérieur d'Israël — même si, à ses débuts, cette jeune recrue issue d'une famille appartenant au courant «national religieux» faisait exception en portant un *kippa* (il y a renoncé par la suite), à une époque où l'on ne croisait guère de juifs religieux dans les rangs du service, nous apprend le *Jerusalem Report* (25 janvier 2016) dans l'article qu'il lui consacre. Yossi Cohen (né en 1961) a en effet pris la direction du Mossad au mois de janvier.

Il avait commencé par superviser des agents arabes en Europe, avait dirigé une antenne du Mossad dans une grande ville européenne, avant de prendre des responsabilités de coordination à la centrale du service en Israël. Mais surtout, dans la seconde moitié des années 2000, explique l'article, il avait été chargé des «opérations spéciales» pour empêcher l'Iran d'acquérir l'arme nucléaire. Durant cette période, plusieurs experts nucléaires iraniens furent tués, d'autres blessés — «et probablement beaucoup d'autres avertis qu'ils feraient mieux de cesser de travailler pour le projet militaire secret»... Ce fut aussi l'époque durant laquelle le virus informatique Stuxnet causa de gros dégâts au système de gestion des centrifugeuses pour l'enrichissement de l'uranium à Natanz.

Cependant, précise l'article signé par Yossi Melman (coauteur du livre *Spies Against Armageddon* et [blogueur sur le renseignement israélien](#)), «il est difficile de déterminer si les opérations du Mossad, combinées avec les sanctions internationales, ont empêché l'Iran d'assembler une bombe nucléaire ou si Téhéran a pris la décision calculée de s'arrêter avant de produire une vraie bombe».

Cohen, qui entend rendre le Mossad plus «combatif», partage avec le premier ministre Benjamin Netanyahu la conviction que «l'Iran reste l'ennemi numéro un d'Israël, qu'il continue de soutenir le terrorisme et n'a jamais renoncé à son objectif d'acquérir l'arme nucléaire». Cohen parle l'arabe et sera notamment chargé de développer des liens avec les ennemis arabes de Téhéran, et donc de convaincre l'Arabie saoudite, les Émirats arabes unis, la Jordanie et l'Égypte, voire la Turquie, de former avec Israël une coalition anti-iranienne, précise Melman.

«Les ennemis de mes ennemis...»: la vieille règle fonctionne toujours. Mais, dans le contexte plus que

tourmenté du Proche-Orient, on se prend à songer aux conséquences à long terme qu'auront ces choix stratégiques: les rapports de force et même les frontières de cette région sont en train de se changer, mais bien malin qui pourrait prédire ce qu'il en sortira, après toutes les prévisions non réalisées depuis le début de cette décennie. On peut s'interroger sur la part qu'occupent, dans les prises de décision, les convictions idéologiques des différents acteurs et les considérations de *Realpolitik*, qui conduisent aussi à d'étranges alliances dont chacun espère sortir gagnant, mais dont nul ne peut deviner les résultats. Un jeu qui ne se joue pas sur une carte avec des pions, et qui peut affecter — pour le meilleur ou pour le pire — la vie de millions de personnes dans des régions entières.

Sauts (il)logiques: théories du complot et péché d'association

Source: <http://www.mayer.im/2016-01-theories-complot-par-association/>

30 janvier 2016 — Jean-François Mayer

Il y a des années, je lisais un livre sur un groupe religieux — l'Opus Dei, je crois. L'auteur en brossait un tableau accusateur. Dans un passage, il expliquait que le mouvement avait un centre dans une ville où je ne sais quel groupe politique se trouvait également implanté. Tout cela, suggérait l'auteur, n'était pas un hasard, et le lecteur ne pouvait que conclure à de probables liens discrets entre les deux courants. J'avais soudain eu le sentiment de me laisser entraîner dans un raisonnement mal fondé. Après relecture du passage, nulle preuve de liens, pas le moindre début d'information précise ou concrète: deux groupes se retrouvaient subjectivement associés sur la base de ce qui semblait être, finalement, une simple coïncidence temporelle et géographique. Mais le soupçon était ainsi né et n'avait plus vraiment besoin de preuve pour s'insinuer dans l'esprit du lecteur.

Je viens d'avoir une expérience de ce genre aujourd'hui: une personne qui me suit sur Facebook, et qui a des opinions très tranchées sur certains sujets, a noté ma présence (comme conférencier) dans un centre religieux d'une ville suisse en novembre, puis dans une ville étrangère en janvier — ville dans laquelle se trouve le centre de cette organisation, mais je m'y rendais pour un colloque sans lien avec celle-ci. Je reçois un message soupçonneux: mon *follower* sur le réseau social détecte dans ces deux déplacements une logique, par conséquent, pense que cela me trahit comme l'émissaire «en mission» au service de projets apparemment peu avouables.

À ma très petite échelle et sur des questions qui ne susciteraient guère l'émotion de la plupart de mes lecteurs, mon correspondant pensait peut-être

me «démasquer»: j'ai pris la peine de lui répondre, brièvement, pour lui dire ma perplexité face à son raisonnement. Celui-ci se fondait sur une démarche à prétention logique, mais procédant par association: je me suis trouvé dans tel lieu à telle date, dans tel autre à telle autre date, ce n'est pas un hasard, mais l'indice de démarches qui dévoileraient les buts supposés que je poursuis. Alors que, en réalité, multiples pouvaient être les raisons de ce second déplacement.

Manigances, manœuvres, arrangements secrets, complots: tout cela a existé dans l'histoire et existe aujourd'hui. Avec succès ou non. Le problème n'est pas de dire que cela peut exister, mais de tendre à tout lire à la lumière d'une telle grille, et ainsi d'attribuer une signification cachée même à ce qui n'en a aucune. Les personnes tentées par les théories du complot croient détenir les clefs qui leur ouvrent la compréhension des coulisses du fonctionnement du monde. La plupart du temps, cependant, la réalité me paraît en sortir brouillée, car tout devient potentiellement suspect. Avec ce déferlement constant d'explications qui n'en sont pas, amplifiées par la Toile et les réseaux sociaux, un observateur prudent finirait probablement par hésiter à donner crédit à l'existence d'un quelconque «complot»... même s'il existait bel et bien!

La Suisse n'est pas la Suède!

Source: <http://www.mayer.im/2016-01-suisse-suede/>

26 janvier 2016 — Jean-François Mayer

Dimanche, l'avion qui s'envole d'Istanbul vers Genève est plein. Coincé entre une autre passagère et moi, un homme qui vient d'Asie, sans que je puisse dire avec certitude de quel pays. Nous sommes assis à côté d'une des sorties de secours, et l'hôtesse nous rappelle notre responsabilité en cas d'évacuation. À l'un de mes commentaires, mon voisin remarque que nous ne pouvons que nous en remettre à Dieu. Quelques minutes plus tard, j'apprends qu'il vient du Bangladesh: il est ravi de découvrir que je suis déjà allé dans son pays deux fois.

Il est médecin, enseignant à l'Université de Dacca, et s'occupe «des oreilles, du nez et de la gorge». «Ah, vous êtes oto-rhino-laryngologiste.» Il me regarde, avec un sourire chaleureux: il paraît que la plupart des gens ne parviennent pas à prononcer ce mot. Il m'explique qu'il est déjà venu une fois en Europe, mais au Royaume-Uni. Aujourd'hui, il se rend à Lausanne, où il doit participer à un séminaire de perfectionnement dans son domaine de spécialisation.

Ce sera donc sa première visite en Suisse. Il me demande si les gens parlent l'anglais à Lausanne? Et il se renseigne aussi sur la géographie du pays: «À part Lausanne et Stockholm, quelles sont les autres villes?» Je lui révèle que la Suisse et la Suède sont deux pays différents. «Oui, mais quand même voisins?» Non,

désolé, pas de frontières communes — et pas vraiment proches, à l'aune des perceptions européennes.

Plus d'une fois, dans le sous-continent indien, j'ai rencontré des gens qui confondaient *Sweden* et *Switzerland*. En Inde, en 2003, peu après l'assassinat de la ministre suédoise Anna Lindh, des personnes rencontrées m'avaient présenté leurs condoléances... Je pensais que la renommée de certains joueurs de tennis avait contribué à dissiper la confusion: je me trompais. Au moins, les deux pays jouissent d'une réputation plutôt bonne hors du monde occidental: l'image de marque suisse n'en souffre donc pas.

Et si l'on demande à bien des Européens ou Nord-Américains de situer certains pays sur la carte de l'Afrique ou d'autres continents, les bévues ne sont pas moins grandes. Question de perspective et de situation sur le globe: la Suisse n'est pas le centre de la planète pour tout le monde...

Juifs ultra-orthodoxes: avec Internet, ce n'est plus la même chose

Source: <http://www.mayer.im/2016-01-haredim-internet/>

8 janvier 2016 — Jean-François Mayer

“On peut encore être *haredi* à l'heure d'Internet. Mais être *haredi* après Internet n'est pas la même chose que de l'être avant Internet”, explique le rabbin Bezalel Cohen, lui-même rabbin juif ultra-orthodoxe. À l'instar d'autres communautés religieuses, les *haredim* (“craignant Dieu”) se montrent prudents face aux nouvelles technologies, rappelle un article d'Andrew Friedman (“The New Haredim”, [Jerusalem Report](#), 28 décembre 2015). “Pendant des années, les dirigeants *haredi* ont combattu bec et ongles contre la télévision, qu'ils considéraient comme une fenêtre incontrôlée vers le monde extérieur.” Mais Internet représente pour eux un tout autre défi: avec la rapide diffusion du courrier électronique dès les années 1990, puis le développement des réseaux sociaux à partir de la décennie suivante, il leur est devenu de plus en plus difficile de résister à l'attrait de ces nouveaux outils, d'autant plus qu'ils sont nécessaires également pour des activités professionnelles.

Un appareil de télévision pouvait difficilement être caché, souligne Friedman: tandis qu'il est possible d'accéder aujourd'hui à Internet à l'aide d'un téléphone portable glissé dans un sac ou dans une poche. Certains rabbins continuent de résister, mais le combat semble perdu d'avance, [comme l'expliquait récemment l'hebdomadaire The Economist](#) (5 septembre 2015). Certes, un groupe de rabbins ultra-orthodoxes a enjoint aux fidèles, en juin 2015, de renoncer à utiliser à l'application *WhatsApp* et de n'utiliser que des *smartphones* approuvés par des instances rabbiniques et munis de filtres pour protéger les fidèles. Cela

a permis aux opérateurs téléphoniques israéliens de développer un marché de téléphones *kasher*, munis même de sonneries spécifiques et de numéros prouvant l'usage d'un téléphone respectant les critères religieux. Mais beaucoup de jeunes *haredim* renâclent, ou achètent deux appareils: l'un pour faire bonne impression à l'intérieur de la communauté, l'autre pour communiquer avec l'extérieur et accéder librement à Internet.

L'article de Friedman rappelle une réunion organisée en 2012 par des juifs ultra-orthodoxes pour dénoncer Internet, encourageant les 60.000 auditeurs présents à résister aux assauts de la technologie. Mais le rassemblement avait suscité des commentaires ironiques, car il avait été retransmis... en direct sur Internet! La réalité est la présence toujours plus active des *haredim* en ligne, y compris sur les réseaux sociaux.

J'en suis convaincu depuis que j'ai commencé à m'y intéresser dans les années 1990: Internet est en train de changer certaines “règles du jeu” pour les religions — comme pour tous les autres acteurs sociaux, d'ailleurs. Sous des formes qui nous font parfois sourire, les groupes religieux qui se méfient de l'irruption de nouvelles technologies — qu'il s'agisse des Amish aux États-Unis ou des juifs ultra-orthodoxes — ont le mérite de s'interroger sur les conséquences d'innovations qui transforment nos vies quotidiennes. Alors que la plupart d'entre nous les adoptent comme elles viennent, fascinés par les nouveaux horizons et possibilités qu'elles nous ouvrent, sans vraiment se demander s'il y aura un jour aussi un prix à payer sur d'autres plans...

Cependant, même ceux qui se posent ces questions ne peuvent échapper à long terme aux transformations induites par les nouvelles technologies: tôt ou tard, ils n'ont d'autre choix que de faire des concessions et de consentir des adaptations. En espérant ne pas y perdre leur âme...

On a perdu le conducteur!

Source: <http://www.mayer.im/2016-01-conducteur-perdu/>

8 janvier 2016 — Jean-François Mayer

Dimanche dernier, j'attrape de justesse un train en correspondance à la gare de Berne: j'entre dans le wagon quinze secondes avant l'heure de départ annoncée. Tiens, le train ne part pas aussitôt. Un retard?

Trois minutes s'écoulent. Par haut-parleur, la responsable annonce: le train ne peut pas partir en raison de l'absence du conducteur. Cinq minutes encore: le train aura un retard indéterminé, car le conducteur n'est pas arrivé. Enfin, après onze minutes: le conducteur est arrivé, le train va partir.

La contrôleuse arrive quelques minutes plus tard. Je la félicite pour cette communication claire: après tout, les passagers sont volontiers prêts à tolérer des incidents, s'ils sont informés de la situation qui les provoque. Elle m'apprend alors que le conducteur n'est jamais arrivé et qu'on ignore tout de ce qui lui est arrivé: il a fallu lui trouver un remplaçant au pied levé. En plusieurs années au service des chemins de fer, elle se trouve pour la première fois dans une telle situation.

Je ne suis pas toujours satisfait de mesures prises par les Chemins de fer fédéraux (CFF): par exemple, pas plus tard que ce soir, l'annonce de la suppression des minibars ambulants, si pratiques quand ils traversent le wagon pour proposer boissons ou sandwiches aux passagers. Mais je reste un grand amateur de voyages en trains, et j'apprécie le dense réseau dont nous bénéficions, avec des trains fréquents. L'amusant incident bernois de dimanche m'a une fois de plus convaincu que la Suisse est vraiment un beau pays, dans lequel le chef de train nous annonce sans cachotteries que le conducteur manque à l'appel, et où l'on réussit en quelques minutes à lui trouver un remplaçant.

La “déradicalisation” des terroristes

Source: <http://www.mayer.im/2015-11-deradicalisation/>

23 novembre 2015 — Jean-François Mayer

Avec l'écho donné depuis quelque temps aux départs de jeunes vivant en Occident, d'origine musulmane ou non, pour rallier des groupes jihadistes, la question de la déradicalisation est soulevée de plus en plus souvent: dans le cadre de la prévention, pour éviter de nouveaux départs, mais aussi pour trouver des voies permettant de réinsérer éventuellement dans la société des jihadistes qui reviendraient en Europe ou ailleurs. J'ai répondu cet après-midi aux questions de Valérie de Graffenried, journaliste du quotidien *Le Temps* à ce sujet, dans le cadre d'un [dossier déjà en ligne](#), qui sera publié dans l'édition du 24 novembre 2015.

En 2009, j'avais eu l'occasion d'assister à un [colloque international, à Singapour, sur la “réhabilitation”](#) des terroristes. Des chercheurs et fonctionnaires de plusieurs pays y avaient présenté des expériences nationales, plus ou moins convaincantes ou crédibles selon les cas. Une mise en contexte s'impose: s'il s'agit de jihadisme, la situation n'est pas la même dans un environnement à majorité musulmane ou une société dans laquelle les musulmans sont minoritaires. Un des aspects les plus intéressants était le souci des représentants de certains pays de regarder au delà du cadre des prisons dans lesquelles se déroulait la “déradicalisation”: par exemple en soutenant la conjointe et les enfants du détenu, s'il en avait, afin d'éviter qu'ils deviennent dépendants de réseaux de solidarité jihadistes; ou encore en

favorisant des perspectives concrètes d'existence une fois la peine purgée (insertion professionnelle) ainsi qu'en associant la communauté musulmane à la réintégration du détenu.

Cela m'avait intéressé en raison des similitudes avec les débats des années 1970 et 1980 autour des “sectes”: avec une différence cruciale quand même, la dimension de la violence. Mais ce parallèle même soulevait aussi des questions: je me suis toujours méfié de la “médicalisation” des adhésions à des groupes extrémistes ou à des idéologies radicales, car ces adhésions ne me semblent pas si incompréhensibles que certains discours semblent le suggérer — et les métaphores médicales (guérison, etc.) réapparaissent dans certains discours lors du colloque de 2009. Je suis très réticent à tout expliquer en termes de manipulation, même s'il y des efforts de propagande et d'endoctrinement: nul n'adhérera à une cause pour laquelle il n'éprouvera pas de sympathie. En outre, une interprétation attribuant tout à des “manipulations” reviendrait, poussée jusqu'au bout de sa logique, à exonérer les personnes concernées de leur responsabilité ou d'une partie de celle-ci. Je sais aussi la [variété des motivations](#): l'idéologie est importante, mais elle n'est pas le seul facteur d'adhésion (même si le nouvel adepte va ensuite l'intégrer). Enfin, s'il y a adhésion réelle à une idéologie (et à un idéal), cela ne se change pas comme on changerait de logiciel: difficile de lire au fond des cœurs, et la répudiation de la violence n'est pas garantie. Sans doute les profils psychologiques et les expériences dans le cadre de l'engagement jouent-ils un rôle dans la capacité à se détourner ou non de l'action violente.

Dans certains cas, des évolutions internes à des organisations ou à des sections de celles-ci peuvent conduire à une remise en cause de la violence, sans nécessairement impliquer le rejet d'autres aspects de l'idéologie: dans le cas d'une partie de l'ETA basque et de la Jamaa Islamiya égyptienne, une réorientation interne, plus qu'un véritable programme de déradicalisation, a entraîné un changement d'orientation — même si ces exemples sont encourageants en montrant que des changements de cap sont possibles. Mais il n'existe pas de technique magique garantissant le succès.

Sur le plan de la prévention, tout ce qui peut contribuer à dissuader des recrues potentielles à rejoindre les rangs de groupes djihadistes est bien sûr positif. Quant à ceux qui reviennent vivants de champs de combat, tout dépendra de ce qu'ils y ont vécu, et des actes qu'ils ont commis: ils ne pourront éviter de répondre de leurs actes devant la justice. Si la détention peut aussi être l'occasion d'amorcer une réflexion autocritique, voire d'exprimer publiquement leur désaveu d'actions passées, cela contribuera à l'action de prévention. Les expériences de “déradicalisation” en valent la peine, car chaque recrue dissuadée de rejoindre des groupes violents et chaque activiste violent qui renonce à la

violence sont autant de petites victoires, comme je l'ai expliqué au *Temps*. On ne peut cependant forcer quelqu'un à changer de convictions: la prévention et la "déradicalisation" peuvent limiter l'impact du jihadisme, mais il restera, pour des raisons variées, un pourcentage de recrues que cet idéal militant attirera.

Le débat imposé par les jihadistes et le dilemme des communautés musulmanes

Source: <http://www.mayer.im/2015-11-jihadisme-et-dilemme-communautés-musulmanes/>

16 novembre 2015 — Jean-François Mayer

Il y a quelques années, dans le cadre d'une [recherche sur les communautés religieuses dans mon canton](#), je visitais une petite mosquée turque. Alors que je n'avais pas abordé ce sujet, mon interlocuteur éprouva le besoin de se distancer des actes commis par des groupes jihadistes. Je lui fis remarquer qu'il n'avait pas besoin de le faire. Il me répondit qu'il en était arrivé à ressentir un besoin permanent de se justifier, au regard de l'actualité quotidienne autour de l'islam et des musulmans.

Je pensais à cette anecdote ce soir, en répondant — trop brièvement à mon goût — aux [questions d'une chaîne de télévision régionale suisse](#), dont la journaliste m'interrogeait sur les conséquences des tragiques événements survenus le 13 novembre 2015 à Paris pour les communautés musulmanes en Suisse.

Je ne suis pas de ceux qui disent que «tout cela n'a rien à voir avec l'islam»: les groupes jihadistes s'inscrivent dans le lignage de certains courants de l'islam; sur bien des points, leurs interprétations doctrinales s'appuient sur des thèses déjà défendues avant eux par des auteurs musulmans, comme me le faisait remarquer un chercheur qui lit attentivement leurs publications. Sans appeler nécessairement au jihad, la propagande de certains courants musulmans contemporains soutenus par des pétrodollars de pays du Golfe a aussi contribué à diffuser un modèle d'islam supposé «pur», qui a préparé le terrain pour certaines positions extrêmes. À côté de cela, je n'ignore pas les circonstances politiques et sociales régionales qui ont ensuite créé un terreau favorable, de même que le ressentiment sunnite dans des pays tels que l'Irak ou la Syrie. De même, j'ai plusieurs fois expliqué que les démarches de recrues qui rejoignent les rangs jihadistes ne se résument pas à des choix religieux: les motivations sont variées.

Mais je sais aussi que la plupart des communautés musulmanes et des musulmans en Europe ne partagent pas les convictions des jihadistes. Non seulement ils ne les partagent pas: il suffit de lire les

publications de l'État Islamique pour y lire de violentes critiques contre des figures musulmanes tant libérales que conservatrices. L'État Islamique ne se borne pas à promouvoir une haine antichrétienne encore plus virulente que sa détestation de l'Occident: il dénonce violemment les penseurs appartenant au courant des Frères musulmans, par exemple, et bien d'autres.

Cependant, tout en condamnant à tort et à travers tout ce qui n'est pas dans leur ligne, tout en incitant leurs recrues occidentales à se méfier des mosquées et associations musulmanes dans leurs pays (la radicalisation se déroulant en Occident de plus en plus souvent par d'autres canaux, notamment en ligne), les dirigeants de l'État Islamique se présentent en même temps comme les authentiques et purs avocats de tous les vrais musulmans. Leur invocation constante des sources musulmanes ainsi que leur vocabulaire islamique obligent même des musulmans qui n'ont rien à voir avec eux à prendre position, face à leurs actes de violence justifiés à l'aide de références islamiques.

C'est un dilemme redoutable. Si j'étais à la place d'un responsable d'association musulmane, je ne pense pas que je serais enthousiaste à l'idée de courir les plateaux de télévision pour expliquer que je récuse l'approche jihadiste et que je condamne la violence: parce que je saurais que je risque de donner l'impression que j'essaie de me justifier, et donc que mes coreligionnaires ont-être quelque chose à se reprocher (ou, pire, à cacher). Et si je n'y allais pas, ou si je disais ne pas avoir envie de prendre position constamment sur ces sujets, je serais alors soupçonné d'avoir de secrètes sympathies, ou de ne pas vouloir me désolidariser de frères dans la foi malgré tout.

Ainsi, l'action des groupes jihadistes a réussi à imposer certains termes du débat aux communautés musulmanes. Dans l'immédiat, je ne vois guère comment en sortir. À plus long terme, ce débat ne se résoudra pas sur des plateaux de télévision à la suite d'événements suscitant l'émotion publique. Ce sera plutôt à travers les attitudes et actions de communautés musulmanes dans la longue durée, à travers leurs positions concrètes au quotidien face au jihadisme et aux individus inclinant vers ce type d'idéologie, qu'elles pourront se libérer de ce débat imposé. Et aussi à travers à une réflexion de fond sur les textes utilisés pour justifier la violence: un effort qui ne devra pas se limiter à des cercles d'intellectuels musulmans, mais se diffuser à travers les prédications dans les mosquées et les discussions dans les associations. Il n'est pas facile de le faire en se trouvant pris en tenaille entre le débat imposé par les jihadistes et les exigences posées par des sociétés sécularisées qui aimeraient — elles aussi — un islam se pliant à leurs critères.

Des bourreaux très convenables...

Source: <http://www.mayer.im/2015-11-bourreaux-convenables/>

16 novembre 2015 — Jean-François Mayer

Après les attentats de Paris, je lis le dernier numéro de *Dabiq*, magazine de l'État islamique (EI), et le second numéro d'*Al Risalah*, publié en anglais par son concurrent syrien, le groupe Jabhat al Nusra (JN), lié à Al Qaïda. Dans le contexte de surenchère de la violence qui caractérise le groupe EI, je découvre un article qui vante le caractère très humain et très islamique des châtiments et exécutions capitales que pratique JN, avec l'intention manifeste de se placer en contraste favorable par rapport aux frères ennemis de l'EI, qualifiés d'«extrémistes».

L'article raconte le châtiment infligé à trois personnes. Deux prisonniers, tout d'abord, qui avaient ouvertement maudit Allah, «un acte de mécréance». Ils avaient donc été condamnés à recevoir 150 coups de fouet, avec l'avertissement qu'ils seraient exécutés en cas de récidive. Le reporter djihadiste raconte la scène. Extraits choisis:

«Ce que j'ai vu n'était ni doux ni excessif au point que les sujets se seraient effondrés. Pendant qu'ils étaient frappés, le juge observait constamment la manière dont les gardes les fouettaient et intervenaient parfois si ce n'était pas fait correctement. Une fois [...] justice rendue, à ma grande surprise, les spectateurs se précipitèrent pour féliciter les deux hommes. Ce fut un moment vraiment joyeux [...]. Pour le coupable, être puni d'une telle façon est un moyen d'expiation son péché, et pour la société, cela est dissuasif et rappelle les conséquences encourues par qui viole les lois d'Allah.»

Le troisième condamné était un soldat du régime, qui avait tenté de fuir et avait été condamné à mort. «Le prisonnier fut extrait du véhicule pour la dernière fois et on pouvait remarquer les signes de peur sur son visage — il savait que son heure était venue.» Mais l'auteur de l'article avertit ses lecteurs que, s'ils s'attendent à une «description saisissante d'une tête séparée de son corps», ils vont être déçus — référence transparente aux méthodes de l'EI. Une personne présente prêle son arme, afin d'avoir part aux récompenses (divines) supposées accompagner l'exécution. Après un petit discours expliquant le péché des sunnites qui combattent leurs frères dans les rangs du régime de Damas, le juge principal «tendit son bras, tournant le pistolet vers le ciel et, tout en le baissant pour s'apprêter à tirer, supplia»:

«Ô Allah, ceci est pour nos sœurs qui ont été violées dans les prisons et pour ceux qui se trouvent dans les camps de réfugiés. Ô Allah,

ceci est en revanche pour [ce qui est arrivé à] nos enfants!»

Il pressa sur la gâchette, la balle traversa la tête du prisonnier derrière lequel se tenait l'exécuteur, tandis que la foule acclama en criant «Allahu Akbar!». «Justice a été faite et, si cet homme a été sincère dans son repentir [...] il sera mort en tant que musulman.» L'auteur ajoute qu'un de ses compagnons, récemment arrivé, se réjouit d'avoir pu assister à une exécution et de voir la loi divine ainsi appliquée.

Il est troublant d'observer la montée d'une violence de plus en plus extrême au nom d'idéologies djihadistes. Cela a commencé par la diffusion large des attentats suicides à partir des années 1990, accompagnée de l'effritement des barrières morales interdisant de s'en prendre de façon indiscriminée à des cibles civiles — au point qu'un attentat suicide, dans certaines régions, semble être devenu «banal» si l'on en juge par le traitement que lui réservent les médias internationaux. L'EI a fait tomber d'autres limites et a transformé les assassinats de prisonniers en arguments de propagande et de terreur. Qui aurait pensé, il y a quinze ans, que des partisans d'Al Qaïda en arriveraient un jour se présenter comme des djihadistes pratiquant une «violence raisonnable» en comparaison avec leurs concurrents et féroces opposants?

L'héritage des missionnaires – en lisant le Cardinal Sarah

Source: <http://www.mayer.im/2015-09-missionnaires-cardinal-sarah/>

14 septembre 2015 — Jean-François Mayer

Parmi mes lectures estivales, le livre-entretien de Nicolas Diat avec le cardinal Robert Sarah. J'avais eu l'occasion de lire quelques articles sur cet homme d'Église, quelques entretiens dans des journaux et magazines, mais j'étais curieux d'en savoir plus, notamment sur ses réflexions en matière liturgique. Le 12 juin 2015, en sa qualité de Préfet de la Congrégation du Culte Divin, il a ainsi publié dans l'*Osservatore Romano* des remarques sur le sens à donner à la [Constitution sur la Sainte Liturgie Sacrosanctum Concilium](#), promulguée le 4 décembre 1963 (des traductions du texte du cardinal Sarah circulent en ligne: on peut par exemple [le lire ici](#)). Il y décrit la liturgie comme «une réalité fondamentalement mystique et contemplative», et souligne la nécessité de ne pas la réduire «à un jeu humain», mais d'en faire le lieu d'un «émerveillement sacré».

Mais ce volume m'a surtout permis de découvrir la vie du cardinal Sarah ainsi que sa force et sa discipline spirituelles. Il lui en fallut beaucoup pour assurer un ministère dans des conditions difficiles, sous le régime

répressif et marxiste de Sékou Touré en Guinée, où il devint, à 34 ans, le plus jeune évêque du monde en 1979. Il ne dut qu'à la mort du dictateur, en mars 1984, d'échapper à l'arrestation secrète et à l'assassinat qui auraient frappé le courageux évêque le mois suivant, découvrit-il par la suite. Depuis 2001, il réside à Rome, où il fut d'abord appelé comme Secrétaire de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples. Il est cardinal depuis 2010.

J'ai particulièrement noté l'hommage que rend Mgr Robert Sarah aux missionnaires spiritains, desquels il dit tenir sa sensibilité liturgique, comme enfant de chœur déjà: «j'observais avec une grande attention la délicatesse et la ferveur avec lesquelles les prêtres de mon village célébraient leurs messes quotidiennes.» (p. 69) Il tint à la présence des spiritains lors de son élévation à la dignité cardinalice (p. 109). Il évoque leurs sacrifices, leur foi, leur dévouement. Ils restent pour lui un modèle:

«Les spiritains de ma paroisse possédaient cette unique certitude: ils donnaient leur vie et leur santé pour la cause de Jésus, en s'investissant autant dans l'évangélisation que dans l'éducation, le service de la charité et les soins de santé. Mes parents ont cru en Dieu car ils ont été éblouis par la vigueur du témoignage des missionnaires français.» (p. 167)

«Je garderai ma vie durant une immense admiration pour ces hommes qui avaient quitté la France, leurs familles et leurs attaches afin de porter l'amour de Dieu aux confins du monde. (p. 30)

«Depuis mon plus jeune âge, avant même les années de catéchisme, je crois que la chose qui m'a le plus profondément impressionné chez les spiritains est la régularité de la vie de prière. Je ne pourrai jamais oublier la rigueur spirituelle de leur quotidien. Les journées des spiritains étaient ordonnées comme celles des moines. [...] Leurs qualités humaines, intellectuelles, spirituelles étaient exceptionnelles, mais tous sont morts très jeunes.» (pp. 45-46)

Je n'en suis pas surpris: même si elle n'est plus toujours comprise aujourd'hui, l'histoire missionnaire révèle de vigoureuses figures croyantes — des hommes de foi qui, souvent, ont été aussi des bâtisseurs. J'avais eu la chance, durant mes études, de suivre un peu les travaux entrepris par le regretté universitaire français [Jacques Gadille](#) (1927-2013) sur la diffusion et l'inculturation du christianisme. Ces précoces ouvertures m'ont souvent été utiles par la suite, au cours de mes voyages et observations.

Je me souviens encore, en l'an 2000, d'un trajet en voiture de Kampala vers le Sud de l'Ouganda, en compagnie d'un prêtre octogénaire allemand (membre de la société des Missionnaires d'Afrique, plus connus

sous la dénomination de «Pères Blancs»): à chaque village traversé, alors que nous arrivions dans la zone où il avait exercé son ministère, il racontait avoir construit ici une école, là un dispensaire... Ces aventures missionnaires sont autant de passionnantes tranches d'histoire et de foi.

Cardinal Robert Sarah, avec Nicolas Diat, [Dieu ou rien: Entretien sur la foi](#), Paris, Fayard, 2015, 418 p.

Quand un chercheur fait un cauchemar...

Source: <http://www.mayer.im/2015-09-quand-un-chercheur-fait-un-cauchemar/>

3 septembre 2015 — Jean-François Mayer

La semaine dernière, poursuivant une fulgurante offensive, les forces de l'organisation de l'État islamique ont pris le contrôle de la ville de Lausanne, en Suisse. (Ne me demandez pas comment elles sont arrivées là, les étapes précédentes de leur progression restent floues.)

J'habite à 45 minutes en train de Lausanne, dans une ville qui poursuit sa paisible existence, apparemment hors d'atteinte des troupes de l'État islamique. Mais bien entendu, pas question de manquer une telle occasion de s'instruire: apprenant que les représentants de l'État islamique dans la ville nouvellement conquise de Lausanne organisent une séance d'information pour la population, je décide que mon devoir de chercheur est d'observer cela de plus près, et je m'empresse de prendre le train pour Lausanne. (Ne me demandez pas pourquoi les Chemins de fer fédéraux continuent de circuler tranquillement vers les villes passées sous le contrôle de l'État islamique: nous sommes en Suisse, il est donc normal que les trains circulent, et de préférence à l'heure.)

J'arrive à Lausanne et vais prendre place vers le fond de la grande salle où se tient la réunion. Il n'y a que des hommes, les participants sont barbus comme moi, et il me semble donc remplir toutes les conditions pour un travail discret d'observation participante.

Manque de chance: alors que je commence à prendre consciencieusement mes notes en auditeur attentif, je remarque soudain que quelques militants de l'État islamique, discrètement installés dans différents points de la salle m'ont repéré — c'est parfois gênant, la notoriété du chercheur! J'essaie discrètement de me déplacer vers un autre coin de la salle,

mais les islamistes barbus et vêtus à l'afghane me suivent et m'entourent sans en avoir l'air.

Je leur explique poliment que j'ai malheureusement d'autres obligations et que je suis au regret de devoir quitter la réunion, malgré tout l'intérêt que j'éprouve pour leur message. Mais ils me font comprendre fermement que ce n'est plus moi qui décide et que je ne rentrerai pas à Fribourg de sitôt.

Soudain, je comprends que mon espérance de vie vient de se raccourcir considérablement.....

..... et c'est alors, en ce matin du mois d'août, que je me réveille. Intense sentiment de soulagement: ce n'était donc qu'un mauvais rêve, et j'ai peut-être encore quelques années de productives recherches devant moi.

Ce rêve bizarre me rappelle une session d'un colloque académique, il y a une vingtaine d'années aux États-Unis, sur les terrains à risque, et cette chercheuse qui, ayant travaillé sur un terrain potentiellement dangereux (risques de violence physique à son encontre), racontait n'avoir même pas voulu voir le danger, tant elle était passionnée par la recherche elle-même.

Bon, je crois pourtant que, si une occasion de terrain du genre de celle de mon rêve se présente un jour, j'y réfléchirai à deux fois!

Je profite de ce billet pour signaler que Religioscope vient de publier une étude d'Olivier Moos sur l'État islamique: elle peut être [téléchargée au format PDF à partir de la page de présentation sur le site.](#)

Les athées dans le monde arabe

Source: <http://www.mayer.im/2015-06-atheisme-monde-arabe/>

10 juin 2015 — Jean-François Mayer

Même si les statistiques officielles ne font souvent état que d'un faible nombre d'athées dans les pays arabes, un changement de génération se produit: de plus en plus de gens tournent le dos à la religion, explique Ahmed Benchemsi dans un [article publié par The New Republic](#) (23 avril 2015) sur ces «athées invisibles». En fait, malgré la forte dissuasion que représentent les peines pour les apostats ainsi que la pression sociale, certains sondages internationaux suggèrent même que la proportion d'«athées convaincus» ou de «personnes non religieuses» dans un pays tel que l'Arabie saoudite pourrait être assez proche des chiffres de certains pays occidentaux. La diffusion d'Internet ouvre de nouvelles voies à la propagation de l'athéisme et à l'établissement de contacts entre personnes partageant des vues semblables.

Beaucoup de non-croyants préfèrent dissimuler leur absence de convictions religieuses pour ne pas choquer leur famille et pour éviter des ennuis. «Dans le monde arabe d'aujourd'hui, ce n'est pas tant la religiosité qui est obligatoire que l'apparence de celle-ci», résume Benchemsi. La situation est encore plus délicate pour les femmes athées, car athéisme et immoralité sont souvent associés dans la perception publique.

Comme partout, des doutes personnels marquent souvent le point de départ d'un itinéraire conduisant à la perte de la foi. Des situations personnelles oppressantes liées à la religion (ou à des personnes religieuses) constituent un autre facteur assez classique. En revanche, le rejet du djihadisme ne représenterait pas une cause majeure de ces démarches, à en croire Brian Whitaker, auteur d'un livre sur l'athéisme dans le monde arabe, publié l'an dernier: les athées rejettent tout type de religion, et pas simplement les formes les plus extrêmes de croyance, explique-t-il.

Admettre son athéisme fait courir le risque d'être considéré non seulement comme un ennemi de la religion, mais aussi de l'État: sans ses fondements religieux, le régime saoudien serait fragile, et se dire athée équivaut donc à se proclamer révolutionnaire. Bien que leur démarche ne soit souvent pas politique au départ, il est difficile pour les athées des pays arabes d'éviter la dimension politique, puisque la religion n'est pas considérée comme une affaire privée et parce qu'ils plaident pour des sociétés séculières. «Quand la foi des gens est politique, mon manque de foi le devient également par définition», conclut l'historien égyptien Abdel-Samad, ancien membre du mouvement des Frères musulmans.

Publié de façon indépendante et disponible uniquement sur Amazon, le livre du journaliste Brian Whitaker est probablement l'un des seuls ouvrages sur l'athéisme dans le monde arabe: [Arabs Without God: Atheism and Freedom of Belief in the Middle East](#), 2014, 210 p. Il inclut également un chapitre historique.

La salutaire crainte de l'enfer: en lisant 'L'Éminence grise'

Source: <http://www.mayer.im/la-salutaire-crainte-de-lenfer-en-lisant/>

29 mai 2015 — Jean-François Mayer

Le livre semble peu connu: *L'Éminence grise. Essai biographique sur les rapports de la politique et de la religion*. Paru en anglais en 1941, sa traduction en français par Brigitte Veraldi est publiée en 1977 aux Éditions de la Table Ronde, puis reprise dans la collection de poche "La Petite Vermillon" en 2001. L'auteur est pourtant célèbre: Aldous Huxley

(1894-1963). Je n'avais lu de lui que *Le Meilleur des Mondes*. J'avais trouvé il y a quelques années un exemplaire de *L'Éminence grise* dans un rayon de livres en liquidation et l'avais acheté par curiosité, avant de le laisser sommeiller sur un rayon. Je l'ai maintenant lu et j'ai découvert un livre passionnant.

Huxley s'y intéresse à la figure du Père Joseph (François Leclerc du Tremblay, 1577-1638), la célèbre "éminence grise" du cardinal de Richelieu. Si Huxley en retrace la biographie avec un talent d'écrivain, le livre est surtout pour lui l'occasion de réfléchir à la tension entre l'aspiration "théocentrique" et le jeu de la politique de pouvoir, que les circonstances font se rencontrer dans la vie du Père Joseph. L'attrait de Huxley pour la métaphysique orientale s'y exprime clairement, mais j'ai surtout été intéressé par son effort pour tenter de comprendre les évolutions et contradictions d'une figure peu commune.

Plus d'une page pourrait être citée. Je me contenterai d'un passage, d'autant plus fort dans le contexte de l'année 1941, relatif à la décision de Marie de Médicis de renoncer à livrer Angers au pillage à la suite des adjurations du Père Joseph:

Grâce à une espèce de 'progrès' intellectuel, les dirigeants du monde moderne ne croient plus qu'ils subiront des tourments éternels s'ils sont mauvais. La sanction eschatologique, qui fut l'une des armes principales des prophètes du passé, a disparu. Cela serait sans importance si la morale avait suivi le 'progrès' intellectuel. Mais il n'en est rien. Les dirigeants du XXe siècle se conduisent tout aussi ignoblement et implacablement que les dirigeants du XVIIe ou de tout autres siècle. Mais, à la différence de leurs prédécesseurs, ils ne passent pas des nuits d'insomnie à se demander s'ils sont damnés. (p. 165)

Le web était sa paroisse

Source: <http://www.mayer.im/2015-03-cybercure/>

13 mars 2015 — Jean-François Mayer

Cette semaine, j'ai appris le décès du Père Raymond d'Izarny (1922-2015), à l'âge de 93 ans. Ce prêtre du diocèse de Nanterre avait 78 ans déjà lorsqu'il lança un site, le [Cybercuré](#), qui rencontra un grand succès. Jusqu'à 90 ans, depuis sa maison de retraite, il continua d'y consacrer plusieurs heures par jour.

C'est au moment de prendre sa retraite qu'il s'est lancé sur la toile, déprimé à l'idée de quitter ses fidèles. "Je me suis dit: Je vais faire une grande paroisse, une paroisse mondiale", glisse le vieil homme, sourire en coin et grands yeux bleus. "J'ai acheté un ordinateur, appris l'informatique et j'ai commencé à faire un site", résume-t-il. Mise en ligne, édition, référencement: le presque

nonagénaire maîtrise désormais ces notions sur le bout des doigts, même s'il se fait aider lorsque les problèmes techniques deviennent insurmontables. (La Dépêche, 23 décembre 2011)

Repris en 2013 par une équipe, le site se présente aujourd'hui sous une enveloppe moderne: mais durant des années, il conserva la présentation très simple de ses débuts — celle d'un site produit avec des outils très simples et de modestes moyens. Pourtant, la sobriété de la présentation n'avait pas empêché ce site pionnier du web catholique francophone d'attirer quotidiennement plusieurs milliers de visiteurs: preuve que le secret du succès ne réside pas toujours dans l'attrait extérieur d'un site, mais que le contenu et l'effort rédactionnel sont tout aussi importants. Raymond d'Izarny s'astreignait à un style simple et clair, en évitant un vocabulaire spécialisé difficilement compréhensible pour des personnes rarement présentes sur les bancs des églises.

Je l'avais entendu en juin 2002, à Paris, lors des premières Assises de l'Internet chrétien francophone, dont j'avais rendu compte dans un [article publié par Religioscope](#). Raymond d'Izarny avait expliqué sa démarche: il avait commencé à la manière du professeur de séminaire qu'il avait été, mais avait rapidement pris conscience qu'il lui fallait se mettre à l'écoute de ce grand public à la rencontre duquel voulait aller son site, puisque son projet était de s'adresser avant tout aux chrétiens non pratiquants et aux personnes se trouvant "au seuil de l'Église". Il expliquait: "J'ai lancé au départ ce site à destination des chrétiens non pratiquants qui se rendent à la messe uniquement pour assister à un mariage ou un enterrement mais se posent en même temps énormément de questions liées à la religion" — citation résumant sa démarche et reprise dans le [communiqué du site](#) annonçant son décès.

Or, les questions posées, souvent très pratiques, n'étaient pas celles auxquelles aurait d'abord pensé un théologien. Le Père Raymond d'Izarny fit donc le choix de ce qu'il qualifiait de "conversion mentale" et de répondre aux interrogations de ses interlocuteurs, en abordant une grande variété de sujets contemporains: pas seulement sur des questions très concrètes relatives au catholicisme, mais aussi sur l'islam ou sur le *Code Da Vinci*. Il répondait personnellement aussi aux questions qui lui arrivaient chaque jour. Les dernières décennies de sa vie ne furent ainsi pas seulement le témoignage d'une curiosité restée en éveil, mais aussi une leçon vécue sur la façon de parler de religion en ligne.

Pérennité des pèlerinages et passage à une ère postchrétienne

Source: <http://www.mayer.im/2015-01-pelerinages-ere-postchretienne/>

1 janvier 2015 — Jean-François Mayer

En ce premier jour de l'an, excursion à Mariastein, considéré comme le deuxième lieu de pèlerinage de Suisse par sa fréquentation. Située non loin de Bâle, sur territoire soleurois, l'[Abbaye de Notre Dame de la Pierre](#) est occupée par des bénédictins, dont l'accueil des pèlerins est l'une des principales missions. Le cœur de Mariastein, comme me le dit l'un des moines, est la chapelle de Notre Dame de la Consolation, dans une grotte, sur le flanc de la falaise derrière l'église, à laquelle le pèlerin accède par un long escalier intérieur. Dans une ambiance recueillie et une lumière tamisée, le visiteur est accueilli par la "Vierge au sourire", statue de pierre peinte du XVIIe siècle. "Celui qui quitte Mariastein sans être allé dans cette chapelle n'est pas venu à Mariastein", me fait remarquer le moine.

En ce jour férié, parmi les pèlerins, on peut voir de nombreux Tamouls, souvent venus en famille, à la piété fervente. Une partie sont chrétiens, mais pas tous: comme dans d'autres sanctuaires mariaux en Europe, les exilés du Sri Lanka trouvent à Mariastein un haut lieu où peuvent s'exprimer leurs prières et leur sensibilité religieuse. Les affiches d'information sur Mariastein relèvent d'ailleurs que ce site attire aujourd'hui aussi des visiteurs "d'autres origines et d'autres religions".

Plusieurs sections du couloir et des escaliers d'accès à la chapelle de Notre Dame de la Consolation sont couverts d'*ex-voto*, remerciant la Sainte Vierge pour une grâce ou un secours reçu dans des circonstances parfois dramatiques: par exemple une plaque de 1948, qui remercie d'avoir été préservé d'un grave accident d'avion, avec une représentation d'hélice brisée qui indique à quel péril le fidèle a échappé. Certains *ex-voto* datent de plusieurs décennies déjà, mais beaucoup sont récents. Aux formules en allemand ("*Maria hat geholfen*", Marie est venue en aide, ou à mon secours) ou en français s'ajoutent de plus en plus de plaques en espagnol, en portugais, dans des langues d'Europe orientale, et d'autres encore — j'en ai même repéré une en turc. Et, bien entendu, des *ex-voto* en caractères tamouls ou signés d'un nom tamoul.

Mon attention a été attirée par une plaque en bon allemand, datant des années 2000, car son sobre texte contrastait avec les formules de piété chrétienne: "*Die universelle Göttlichkeit hat geholfen*", la Divinité universelle (m')a aidé. Je ne me suis jamais livré à une étude sur les *ex-voto*, mais, quand je visite un sanctuaire qui en contient, je passe toujours un petit moment à les regarder. Le cas n'est certainement pas

unique: pourtant, je ne me souvenais pas d'avoir vu dans un lieu de pèlerinage marial un *ex-voto* ne se référant ni à la piété chrétienne ni à une piété d'une autre tradition religieuse, mais à ce qui me semble être un exemple de religiosité occidentale postchrétienne.

Et dans la chapelle de Notre Dame de la Consolation, je me suis dit que, même si un jour la foi chrétienne ne devait plus rassembler qu'une petite minorité de la population de ce pays, des lieux de pèlerinage comme Mariastein continueraient sans doute de voir défiler un flux quotidien de pèlerins, même non chrétiens, en quête de réponses à leurs questions, de secours à leurs détresses, ou tout simplement d'un moment de recueillement dans un site sacré.

Lire sans payer

Source: <http://www.mayer.im/2014-12-lire-sans-payer/>

26 décembre 2014 — Jean-François Mayer

Les voyages en chemin de fer offrent toujours un passionnant champ d'observation de l'humanité. Le mercredi 24 décembre, sur la ligne Berne-Bâle, je me trouvais en fin de matinée à bord d'un train EuroCity qui allait poursuivre sa route jusqu'à Berlin. Les wagons étaient allemands. Comme toujours dans les voitures allemandes de 1ère classe sur les grandes lignes, des journaux sont gracieusement mis à disposition des passagers: ceux-ci peuvent lire (et conserver) quelques grands titres de la presse allemande (*FAZ*, *Süddeutsche Zeitung*...).

Peu avant Bâle, le train s'arrête durant une minute à la gare de Liestal. À peine les portes ouvertes, je vois monter un homme dans la cinquantaine, tenue simple, barbe courte. D'un pas décidé, il traverse le couloir et, arrivé devant le présentoir contenant les journaux au milieu du wagon, en tire un exemplaire de chaque titre, avec une promptitude révélant un habitué; puis, son butin à la main, il retourne sur ses pas en marchant rapidement, atteint la porte et quitte le train.

Un autre passager a remarqué le manège. Nous échangeons un sourire. "Vous pensez qu'il va les revendre?", me dit-il. Non: à mon avis, au mieux un lecteur boulimique auquel ses maigres ressources ne permettent pas l'achat de ces volumineux quotidiens; au pire, un radin qui a trouvé un moyen de faire des économies sans se priver du plaisir de la lecture. Car je soupçonne que cette discrète *razzia* est quotidienne: il me faudra reprendre une fois le même train pour m'en assurer.

Cela m'a rappelé une autre anecdote. Il y a bien des années, j'explorais les rayons d'une librairie genevoise spécialisée dans l'ésotérisme et autres sujets proches. Un homme encore jeune et maigre faisait de même, à trois ou quatre mètres de moi. Soudain, en jetant un coup d'œil de côté, je le surpris en train de prendre un livre sur un rayon et de le glisser prestement dans sa veste.

Je me rapprochai de la libraire et, discrètement, je lui fis comprendre par quelques signes ce qui venait de se produire. Peu après, le client sortit. Une fois celui-ci parti, j'interrogeai la libraire: pourquoi n'était-elle pas intervenue, en demandant par exemple au client s'il n'avait pas oublié de payer? Elle eut cette belle réponse: "Cet homme avait l'air malheureux. J'ai pensé que ce livre lui ferait peut-être du bien."
